





Michel Le Person

# Belle-île en rouge

*Les escales d'Erwan Collogan*

Edilivre – Éditions APARIS

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication sans autorisation du Centre Français d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20 rue des Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2007

ISBN : 978-2-35607-100-2

Dépôt légal : Septembre 2007

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.



*À Erwan, navigateur de l'éternel.*

Je descendais la rue des Conserveries. Face à moi, Port Maria en plein dans mes hublots. Malgré l'obscurité, je distinguai les bateaux de pêches qui dansaient comme des bouchons sur une mer bien formée. Au loin l'enseigne lumineuse du Casino de Quiberon faisait briller les rochers de mille feux. Je m'efforçais depuis une dizaine de mètres à rallumer mon cigare mais en vain car le vent soufflait fort et me fouettait le visage. À la hauteur d'une porte cochère je me blottis dans l'angle le plus abrité pour allumer mon Lapâz. Je n'eus pas le temps de faire tourner la molette de mon briquet que des voix me parvinrent par l'entrebâillement de la porte.

– On embarquera le corps demain au premier bateau pour Belle-Île !

– OK, mais je te préviens, pour moi c'est la dernière fois.

– Écoute-moi bien Kermeur, tu le feras aussi souvent que je te le demanderai c'est compris ?

Surpris par la teneur de cette, conversation je remis mon briquet dans la poche de mon parka et repris mon chemin. Arrivé Quai Houat, machinalement je virais sur la gauche et poussai la porte vitrée du bar de La Marine. Je restais un moment immobile, pensif, sortis mon briquet et rallumai mon cigare avec lenteur. La chaleur de l'endroit, l'odeur du tabac et le brouhaha me firent reprendre mes esprits.

Toutes les tables étaient occupées et Les discussions allaient bon train. Je m'approchai du long bar en bois massif où Fanchon, Françoise pour toi le citadin, régnait en maître.

Fanchon c'est la serveuse, elle a une cinquantaine de carénages légèrement dépassée, bien plantée une poitrine opulente qui regarde l'horizon et non le pont du canot si tu vois ce que je veux dire. Elle est célibataire mais je peux t'assurer qu'elle a déroulé du câble. Le visage est gracieux, et quand la belle te toise du haut de son mètre quatre-vingt elle te plante un regard aussi profond que l'océan. Ici Fanchon c'est la confidente de tout les clients. Elle venait de servir une bière à P'tit Jean la Saucisse qui était accoudé au comptoir à ma droite. Elle m'accorda un regard amical et me lança.

Salut Erwan ! qu'est-ce que je te sers ?

– Mets-moi un rhum vieux s'il te plaît !



– J’ai un Clément hors d’âge me dit-elle, cela te tente ?

– Vas-y ma grande, verse et ne regarde pas la dose, ce soir j’ai le cœur à marée basse.

Fanchon se retourna pour saisir la bouteille au précieux liquide nichée sur la plus haute étagère. Une fois mon verre bien rempli elle me fixa et me dit.

– T’as pas l’air dans ton assiette ce soir ?

– Si, cela va ma belle, cela va... dis, tu connaîtrais pas un certain Kermeur par hasard ?

– Kermeur ? non, je ne vois pas.

– Moi, je peux te dire que c’est un tordu ce mec, il traîne souvent sur le port de pêche me lança P’tit Jean la Saucisse sans quitter son verre de bière des yeux.

Je fis un quart de tour sur mon tabouret en m’adressant à P’tit Jean.

– Qu’est-ce qui te fait dire cela ?

P’tit-Jean resta muet. Faut dire qu’il n’est pas bavard l’animal, quand il te parle tu as intérêt à bien ouvrir tes écouteilles parce qu’il ne te le dira pas deux fois. Je pris donc la décision de le laisser et de m’occuper de mon verre de rhum. Je ne sais pas si c’était le deuxième Clément hors d’âge que Fanchon venait de me servir qui me faisait de l’effet, mais d’un coup je me sentais bien, je me laissais bercé par la symphonie du bruit ambiant.

J'aime bien ce bar, il est authentique, la clientèle est constituée de marins pêcheurs, patrons de pêche, personnel des différentes poissonneries, barmans, retraités, et pendant la saison touristique Loïc, le patron, organise un dîner animé par un chanteur de chansons de marins, Rémy Sabot, le seul breton qui ne boit que de l'eau, ça, c'est lui qui le dit. Attention, quand je dis des chants de marins c'est pas des berceuses tristes qui te retracent l'histoire de la pauvre veuve pleurant son matelot qui ne reviendra plus parce que la mer le lui a pris, non ces soirs-là c'est la fête, les couplets sont repris en cœur un verre à la main. Une soirée comme cela vaut cent ans de Star Académie, c'est moi qui le dis, c'est pas les bars des villes dans lesquels tu as le choix entre les cybers cafés ou tu trouves des humanoïdes qui devant un ordinateur communiquent avec le monde entier sauf avec leurs voisins de palier et les Pubs là c'est plus chic on te sert du Whisky et du Pastis Breton.

Je suis prêt à te parier une poignée de main contre une godaille que dans peu de temps ils te serviront du thé breton ces cons.

Il y a aussi les bars à vins, les bars à soupes, les bars bi, où tout le monde se mélange, les mecs qui aiment les mecs avec les femmes qui aiment les femmes, même que les soirs de grand vent, les mecs qui aiment les mecs flirtent avec les femmes qui aiment les femmes dans ce cas tu as intérêt à avoir ton GPS et ta balise Argos sur toi.

Il y a aussi les bars de vieux gréements, tu sais ces endroits où on trouve des hommes à peine touchés par la cinquantaine et qui se disent encore jeunes. Puisqu'ils le disent, pour moi c'est qu'ils ne le sont plus depuis longtemps, tu as déjà entendu un garçon de vingt ans dire qu'il est encore jeune ? Le plus triste c'est qu'ils pensent que les jouvencelles qui fréquentent ces bars tomberont amoureuses parce qu'ils sont beaux et intelligents. Elles sont là tout simplement pour leur vider les bourses, pas celles du bas, non, celles du haut, en simili vachette contenant des euros.

Excuse-moi pour toutes ces pensées philosophiques de bar, mais je crois que j'ai du brouillard dans la mâture ; il est temps de penser à ramener ma barcasse au port. Tu avoueras que j'ai de quoi être troublé non ? Ou alors tu as un bigorneau sauteur à la place du cerveau. La conversation que j'ai interceptée par hasard me prend la tête. Enfin demain il fera jour, pour l'instant cap sur ma bannette et si tu veux connaître la suite inutile d'introduire ton doigt dans la bouche pour tourner cette page. Cela se passe sur la feuille suivante.

Le jour commençait à se lever sur Port Maria. Sur le quai d'embarquement il y avait au moins une trentaine de véhicules sur plusieurs files qui attendaient leur tour pour se faire avaler par le ferry qui devait appareiller pour Belle-Île en Mer à huit heures.

Les passagers eux étaient à l'intérieur de la gare maritime. Ma montre indiquait sept heures cinq, j'avais donc le temps d'observer les voitures, fourgons, camions et peut-être trouver quelque chose de suspect, pourquoi pas, de toute façon j'étais décidé à apporter des réponses aux questions que je me posais.

Tout en examinant chaque véhicule je me disais que peut-être j'avais mal entendu et que la violence du vent d'hier au soir avait pu déformer les mots, que ce n'était pas « corps » mais pourquoi pas, encore, d'abord, port, bâbord, Hector, que j'avais perçu dans mes écouteilles. Au dernier véhicule vérifié je n'avais toujours rien trouvé de suspect. Les conducteurs rejoignaient leurs propriétés à quatre roues avant de s'engouffrer dans le ventre du Vindilis qui comme moi prenais de l'âge mais continuait fièrement à assurer la traversée de Quiberon à Belle-Île en embarquant trente-neuf voitures et au moins quatre cent cinquante passagers. J'étais à quelques mètres de la cabane du responsable du parking d'embarquement, je ne sais pas pourquoi, mais une idée me vint, Je décidai d'interpeller son occupant.

– Salut !.... . tu n’aurais pas aperçu Kermeur ce matin.

– Si, me répondit-il, sa camionnette est là entre le 4x4 rouge et la Ford grise.

Franchement, là je suis obligé d’avouer que j’ai du bol je vais enfin pouvoir identifier ce fameux Kermeur. Je remerciai le responsable du parking et attendis caché derrière un camping-car. Mon quidam ne se fit pas attendre. Je le vis enfoncer sa clé dans la serrure de la portière arrière.

Avant de procéder à l’ouverture de celle-ci il jeta un coup d’œil rapide de gauche à droite, l’ouvrit, examina l’intérieur brièvement et referma la porte de sa guimbarde. Malgré un épais blouson délavé enfoncé à l’intérieur d’un pantalon ciré qui avait dû être jaune un jour, lequel pantalon n’avait plus qu’une seule bretelle, l’autre avait été remplacé par un bout de ficelle. Kermeur était mince comme un mât de misaine, sur sa tête un bonnet de laine crasseux laissait échapper des touffes de cheveux roux, le visage était allongé, d’épais sourcils masquaient des yeux d’un bleu intense, le nez était pointu et les lèvres minces. Ce dernier détail me rappelait un dicton qui disait « lèvres minces et nez pointu n’ont jamais rien valu » et bien cela se confirme, car je te jure que Kermeur n’est pas le genre de matelot que tu embarquerais à ton bord pour partir en croisière.

Je vis notre bonhomme s'installer dans sa camionnette et faire ronfler son moteur, quand je dis ronfler, je devrai dire tousser. À mon avis (auquel je me rallie le plus souvent) il va attendre l'ordre du chef de quai pour embarquer. Je choisis cet instant pour sortir de l'endroit où je l'épiais et pris la direction de la file des passagers pédestres. Qu'est-ce que tu ferais à ma place ? Tu le suivrais hein ? Je suis d'accord avec Toi... Embarquons.

À huit heures précises, les amarres du Vinidis étaient larguées, Le Ferry fit retentir trois coups de corne en faisant machine arrière afin d'effectuer un demi-tour dans le port. J'étais sur le pont supérieur, je dominaï Port Maria, le temps était clément et le soleil commençait à percer. Un nuage de mouettes virevoltait au-dessus du port en poussant des cris aigus et comme dit Rémy : « mouette qui vole le bec en avant, annonce le printemps »

Je m'apprêtais à partir à la recherche de mon bonhomme quand je vis sa silhouette se déplacer parmi les passagers, vu sa taille, il m'était aisé de le localiser. Kermeur se mit en appui sur le bastingage du côté bâbord. Le Vinidis sortait du port, et faisait route sur Belle-Île en mer. Je savais que nous avions quarante minutes de traversée. Je choisis ce moment pour sortir mon téléphone portable et composer le numéro des renseignements. Grelin grelin, une voix m'annonce son nom, son prénom, son âge, son sexe, l'année de sa première dent, la marque de son slip et me demande ce que je cherche et si je veux être

connecté directement. Je lui réponds par l'affirmative et que je souhaite louer une voiture sur Belle-Île.

Mon plan est simple, une fois que le bateau aura accosté a Belle-Île, j'aurai tout le temps d'en descendre et de prendre possession de la voiture de location que j'ai retenue, afin de pouvoir pister notre Kermeur. Puisqu'il a embarqué avec sa camionnette dans les premiers, il sortira dans les derniers, logique non ?

Au fait ! je ne me suis pas présenté, excuse-moi, je vais réparer ce manque de politesse. Je me nomme Collogan et me prénomme Erwan et puisque je ne remplis pas une annonce de rencontre, je vais te dévoiler mon âge réel, quarante-six ans. Hein ? je ne les fais pas !... attends, tu ne me prendras pas à ce petit jeu, je sais que si je réponds « merci » tu vas enchaîner en me rétorquant que j'en fais plus ! Du haut de mon mètre quatre-vingt-cinq j'annonce les quatre-vingt-dix kilos sur la balance, oui je sais c'est un peu trop, mais j'aime la bonne chair et le bon vin. Je suis brun aux yeux verts et Je fais un métier qui me passionne, journaliste, journaliste indépendant je précise. J'ai l'immense privilège de faire ce que je veux quant je le veux Les sujets journalistiques que je traite ont souvent un rapport avec le milieu maritime. Inutile de me chercher dans l'annuaire pour trouver mon adresse je vis sur un voilier qui est à quai au port Maria. C'est un grand cotre-pilote que j'ai baptisé « Le Flibustier » Pour moi c'est plus

qu'un bateau, je... Je le trouve beau, élégant, magnifique, extraordinaire, je l'aime comme on peut aimer une personne, je sais cela peu paraître ridicule mais c'est comme ça. Je suis certain que si tu le voyais avec ses cinquante pieds (seize mètres cinquante) sa grand-voile à corne, sa trinquette et sa flèche à vergue, tu ne pourrais pas résister à son appel.

Kermeur était toujours sur le pont supérieur du Vindilis tournant le dos à la mer il observait les passagers. il était inutile pour moi de me faire remarquer, je fis donc demi-tour et m'accoudai à mon tour au bastingage mais du côté tribord. Ma montre indiquait huit heures dix-huit, il nous restait donc environ vingt minutes de traversée. La mer était belle, à peine formée et le sillage du ferry provoquait une écume blanche étincelante sur une mer d'un bleu profond.

Juste derrière moi un groupe de touristes m'imposait leur conversation tellement il parlait fort. C'est fou ce que l'on peut entendre comme conneries dans ces moments-là. Imagine, le plus gland du groupe narrait la vie des bigorneaux à marée basse, un vrai poème !

Cet exposé terminé, il enchaîna par la souffrance des femmes en Bretagne qui portaient des sabots. À l'entendre, il nous ferait croire que nos Bretonnes sont crépues de la coiffe et que l'on peut les apercevoir au lever du jour le long de la côte sauvage en file indienne descendre les sentiers



chaotiques, en jupes longues tissées à la main, la poitrine à l'air portant sur leurs têtes des pleines bassines de farine de blé noir avec des anneaux de triskèl dans le nez en chantant toutes en chœur : « j'entends le biniou, le Bernard et la brouette, j'entends le biniou et le Bernard chanter » J'hésitai entre balancer cet abruti par-dessus le bastingage ou descendre au pont inférieur. Finalement je choisis la deuxième solution.

Huit heures trente-cinq, les passagers commençaient à s'affairer pour débarquer. Souhaitant être le premier, je descendais au niveau d'embarquement. Arrivé devant l'écouille de sortie qui était fermée, je percevais les bruits de la manœuvre d'accostage. Les autres passagers s'entassaient derrière pour débarquer eux aussi. Un matelot manœuvrier vint devant moi pour nous ouvrir. Dehors, une foule de curieux regardait le spectacle. Un homme de quai fit glisser l'échelle de coupée. Tout se déroulait comme je l'avais prévu. Je te narrerai plus tard la beauté de cette île féerique, pour l'instant mon objectif est de me rendre au plus vite chez Yvon Brenzec, le loueur de véhicules.

Arrivé dans les lieux, une créature de rêve aux lèvres aussi épaisses que deux saucisses m'interpella.

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Si j'avais un instant tu peux être certain que je lui en demanderai des trucs, mais voilà, je n'ai pas de

temps en magasin dans l'immédiat, mais elle ne perd rien pour attendre Miss Francfort.

Rapidement je lui tendis mes papiers en lui adressant un large sourire façon pélican. Les formalités remplies, je pris possession de ma voiture, une Ford Mondéo blanche. Le temps de régler, les rétros et le siège conducteur, je vis surgir du Vindilis le 4x4 rouge qui se situait juste derrière la camionnette de Kermeur sur le parking d'embarquement de Quiberon. Il était grand temps de mettre le contact car notre Kermeur venait de passer devant ma Mondéo. C'était le moment ou jamais.

Port Le Palais bouillonnait de monde, j'avais beaucoup de difficulté à me frayer un chemin, j'étais tendu, je devais éviter d'écraser un piéton et en même temps je devais suivre des yeux la camionnette de Kermeur. La traversée des quais me paraissait interminable. Kermeur tourna à gauche dans une rue étroite, la foule était moins dense, le suivre sans être repéré était un jeu d'enfant. La camionnette prenait la direction nord de l'île. Je laissais le tumulte pour la quiétude de la route du port de Sauzon et de la Pointe des Poulains.

Mon compteur marquait soixante-cinq kilomètres heure, cette allure me permettait de laisser Kermeur prendre de la distance sans le perdre de vue. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer le paysage que m'offrait la bien nommée Belle-Île. Sa beauté est violente, longue de vingt kilomètres et large de neuf,

elle s'offre à toi avec ses cent kilomètres de côtes dont certaines sont à l'abri des vents dominants tandis que d'autres sont battues par les vents du large de l'océan.

Entre les deux des vallons verdoyants, des petits villages ombragés ou domine le parfum des fleurs sauvages. Nombreux sont les peintres et artistes qui devant cette beauté ont posé sac à terre sur cette île. Sur ma droite, je venais de dépasser le port de pêche de Sauzon qui à lui tout seul est un vrai tableau de maître avec ses maisons claires, son petit phare au bout de la jetée, ses casiers alignés le long des quais, ses marins remaillant les filets de pêche tandis que se mirent dans l'eau les langoustiers et sardiniers sur leurs corps morts.

De toute évidence Kermeur ne s'arrêtera pas à Sauzon, son clignotant gauche m'indiquait qu'il prenait la direction de la Pointe des Poulains et de fort Sarah Bernhardt. Je commençais à apercevoir le Fort Sarah Bernhardt lorsque la voiture de Kermeur s'immobilisa devant le portail d'une demeure clôturée. Immédiatement, je choisis un endroit à l'abri des regards pour garer mon véhicule. Kermeur donna deux coups de klaxon, le portail s'ouvrit. La camionnette s'engagea dans l'allée centrale de la propriété qui était bordée de peupliers. L'endroit était désert.

Je me dirigeais vers l'entrée quand je vis le portail se refermer dans un grincement lugubre, une

fois parvenu à sa hauteur, le clac de la fermeture automatique m'interdisait l'entrée.

Sur la gauche, entre le mur de clôture et un champ de maïs un sentier étroit longeait la propriété, je l'empruntai dans l'espoir de trouver un passage. À une vingtaine de mètres je découvris une porte en bois délavée envahie par du lierre. La serrure était rouillée et n'avait pas servi depuis longtemps, je l'actionnai mais en vain.

Je me présentai de côté à la porte et pris appui sur mes jambes, donnai un violent coup d'épaule, elle résista. Je pris la décision de reculer de quelques pas, fixai la porte et l'enfonçai. La violence de mon élan me fit atterrir dans un champ de mauvaises herbes. Rapidement j'examinai les lieux.

La voiture de Kermeur était à une trentaine de mètres garée devant un escalier de pierre qui accédait à une immense bâtisse de granit gris. Je restai immobile quelques minutes afin de m'assurer que je n'avais pas été repéré. Rien ne bougeait, de toute évidence Kermeur était rentré. En moins de temps qu'il faut à une mouette pour piquer sur un banc de lançons, je me retrouvai blotti contre la portière arrière de la camionnette de Kermeur. Rapidement j'examinai l'intérieur. Il y avait juste une bâche bleue et une couverture, celle-ci était maculée de sang.

Je pénétrai dans le hall de la bâtisse, celui-ci était désert, pas un seul meuble, pas un tableau pas la

moindre bricole, rien, le vide total. Sur ma gauche, deux portes en chêne aux poignées du même métal, au fond une fenêtre très haute laissait pénétrer les rayons du soleil comme le faisceau d'un projecteur. Sur ma droite une immense porte et dans le fond un escalier. Je sentis la crainte m'envahir. Si Kermeur et Monsieur X arrivaient, ou pourrais-je bien me cacher ? D'un pas feutré, je m'avançai en direction d'une des deux portes, j'y collai une oreille indiscreète. Pas un bruit ne vint me titiller mes tympans. J'en conclus qu'il n'y avait personne, je pris la décision de l'ouvrir avec beaucoup de précaution.

À l'intérieur, le noir absolu. Je me déplaçais avec lenteur en allongeant mes bras en avant afin de parer à tout obstacle. Mon briquet ! mais bien sûr mon briquet, il allait me sortir de cette obscurité pesante.

En quelques secondes la lueur de mon Zipo me permit de découvrir l'intérieur de la pièce aux volets clos. Celle-ci était étroite et assez longue.

Dans le sens de la longueur étaient disposés cinq lits séparés d'un paravent de toile blanche, tu sais, comme dans les anciens hôpitaux.

Rapidement j'examinai chaque box un par un. Le premier ainsi que le deuxième étaient vides. Arrivé au troisième, devine un peu mon neveu, un corps ! un corps recouvert d'un drap ! J'en menais pas large et pourtant j'entendais une petite voix qui me disait « vas-y matelot, affale la grand-voile » ce que je fis.

Devant moi je découvris le corps d'une femme nue, sa peau était luisante comme de la soie, elle n'était pas blanche mais couleur pain d'épice. Sur le flan gauche un pansement taché de sang. Le visage était doux et reposé, et tu sais quoi ? elle respirait ! oui tu as bien entendu, elle était vivante.

Un bruit de pas me fit tressaillir, je remis le drap sur le corps de la belle inconnue. J'eus à peine le temps de me planquer sous le cinquième lit que la porte s'ouvrit brutalement. Un faisceau lumineux provenant probablement d'une lampe torche balayait le sol. D'où j'étais, je distinguai quatre pieds, étant très doué en math j'en conclus qu'il y avait deux personnes debout dans la pièce. La première paire était pour moi facile à reconnaître étant pratiquement recouverte par des jambes de pantalon d'un ciré jaune. Cela te dit quelque chose ou pas ? Bravo c'est réconfortant de savoir que tu me suis.

La deuxième paire était chaussée de TBS, de cuir bleu sur lesquelles un pantalon de lin beige venait se casser très légèrement. Le propriétaire de l'ensemble tirait la jambe quand il se déplaçait. J'entendis la voix de Kermeur.

– Bon, moi j'ai fini mon boulot, je m'casse.

– C'est cela, casse-toi, et surtout ne te fais pas remarquer, avec la dégaine que tu as, dit une seconde voix.

– Ne vous inquiétiez pas Monsieur Marcel, vous n’êtes pas prêt de me revoir. J’en ai mare de vos conneries.

Kermeur quittait la pièce quand une autre paire de pompe arriva. Si au moins je pouvais voir leurs tronche de lotte. Ce sera pour plus tard, me dis-je, quand j’aurai fini de jouer les soles sur un banc de sable. En attendant il me fallait ouvrir mes écoutilles et ne pas bouger. Monsieur Marcel interpella le nouvel arrivant.

– Embarquez-moi ça, je ne veux plus voir cette fille ici. Je vous félicite pour votre travail, sans votre intervention je ne sais où cette négresse serait allée. J’avertis le plongeur qu’il fasse le nécessaire pour s’en débarrasser. Il vous attendra à la Roche percée à vingt-trois heures précise.

La pièce était de nouveau vide et replongée dans le noir. L’inconnu avait enlevé le corps du lit et Monsieur Marcel avait quitté les lieux en prenant soin de refermer derrière lui la porte à double tours. J’avais l’air aussi expressif qu’un oursin ayant trouvé une boussole.

Mon briquet allumé à la main, je me dirigeai vers la fenêtre. Au poil Madame kermoal ! celle-ci pouvait s’ouvrir, malheureusement les volets étaient condamnés de l’extérieur.

Ne dit-on pas qu'un marin a toujours sa bite et son couteau sur lui ? C'est donc à l'aide de ce deuxième élément que j'attaquai la porte.

J'enfonçai la pointe de ma lame de mon canif à épissures dans la serrure, celle-ci s'ouvrit à la cinquième tentative. Dehors la camionnette de Kermeur avait disparu, sur l'aile gauche de la demeure les portes ouvertes d'une grange vide me faisaient constater que Monsieur Marcel et son complice avaient pris le large. Je repris le même chemin que précédemment pour rejoindre ma voiture de location. Celle-ci était dissimulée à l'entrée d'un champ.

T'as pas l'impression certains jours de nager à contre-courant ? et bien c'est la sensation que j'aie eu en constatant que les roues avant et arrière gauche, étaient à plat. Sur le sol dissimulée dans l'herbe se trouvait une ancienne barrière faite de branchage et de fil de fer barbelé sur laquelle j'avais dû passer pour me garer. C'est donc à pied que je me dirigeai vers Fort Sarah Bernhardt dans l'espoir de trouver de l'aide quand j'entendis derrière moi le vrombissement d'une voiture. Sans me détourner, je tendis le bras, le pouce tourné vers le ciel. Arrivée à ma hauteur le véhicule ralentit, la vitre droite était baisée, une voix féminine me dit :

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Hé oui ! toi aussi ça te rappelle quelqu'un, voire même quelqu'une. L'hôtesse d'accueil des



établissements Brenzec, miss Francfort était là, elle me zieutait avec un sourire épanoui.

– Qu'est-ce qu'il vous arrive Monsieur Collogan ?

– Moi, ça va, je suis gonflé à bloc, mais je ne peux pas en dire autant des deux pneus gauche de la Mondéo vous m'avez louée.

Écoutez, vous m'en voyez désolée Monsieur Collogan.

– Erwan ! appelez-moi, Erwan !

Écoutez Erwan je ne peux pas vous laisser comme ça sur le bord de la route je viens de terminer ma permanence, je vous invite ! j'ai une maisonnette à quatre kilomètres. Cela nous laissera le temps de trouver une solution, qu'en pensez-vous ?

– À une seule condition.

– Laquelle Monsieur Erwan ?

– D'abord ne me dites plus jamais Monsieur et je vous suivrai, seulement quand vous vous serez identifiée.

– Je me nomme Sonsek et me prénomme Sophie, me dit-elle en battant des cils comme les ailes d'un papillon.

– Dans ce cas ma belle Sophie Sonsek je suis prêt à vous suivre jusqu'au bout du monde lui répondis-je en lui lançant un regard enjôleur.

Et c'est comme cela, par, un bel après-midi de printemps, sur une île idyllique, que votre serviteur se fit enlever par une ravissante ingénue. Tout à

l'heure j'avais l'impression de nager à contre-courant et à présent j'ai la sensation de me laisser entraîner au large des Caraïbes par une sirène nommée Sophie. Elle est pas belle la vie ?

Une immense baie vitrée éclairait le salon de mon hôtesse. Cette pièce dégageait un sentiment de sérénité, tout était blanc, le sol, les murs, les meubles, même les fleurs du salon étaient blanches ; seuls les objets étaient teintés de rose et de vert pastel.

En toile de fond la mer et le ciel unis dans un voile bleu azur. « Servez-vous un rafraîchissement » me dit-elle sur un ton d'hôtesse de l'air, je m'absente un instant juste le temps de me changer.

Je me laissai choir dans un confortable fauteuil tout en dégustant un whisky pur malt d'une vingtaine d'année. Décidément cette petite a du goût me dis-je tout en ayant une pensée pour ce Monsieur Marcel ainsi que le plongeur et cette fille inconsciente et blessée.

Je me promettais d'être à onze heures au rendez-vous de ce beau monde quand notre Sylvie fit son Entrée. Houa ! cré vingt Dieux si tu voyais ça ! je suis sûr que cela occasionnerait un développement de ta personnalité. Elle se tenait debout devant moi uniquement vêtue d'un déshabillé en soie sauvage d'une transparence insolente, d'autant que la baie vitrée faisait contre-jour. Son corps était parfait, elle fit deux pas, posa ses délicates menottes sur mes cuisses et me susurra à l'oreille.

– Fais moi voyager, j'en ai besoin depuis longtemps.

Le temps pour elle d'affaler son spi en soie, je me retrouvais la garcette à la main après avoir enfilé un bonnet de bain en latex.

Ne connaissant pas les goûts de mamzelle Sophie, je lui proposai en entrée un « Monte sur le quai Gueydon, il y a un quartier-maître clairon » La petite était une vraie besogneuse, elle enchaîna aussitôt par « passe le cap Horn, tu verras si je suis bonne » Cette position nous fit bondir sur le canapé. Les mouvements de sa tête faisaient tourner ses longs cheveux d'un noir étincelant, je la roulais de bâbord à tribord à coup de barre dans le guindeau.

« Encor' un coup pour étarquer » me disait elle en rugissant pendant que je vocalisais. « Pique la baleine, joli baleinier » c'est à ce moment que le canapé se renversa.

Ma sirène se mit sur le dos, sa crinière cachait ses yeux, elle se dirigea vers la salle de bain en rampant comme un félin, ses deux longues jambes étaient écartées.

– Ho ! ma doué, quel trésor Victor !

C'est dans la tiédeur de la douche qu'elle me dit :

– Accroches toi matelot ! nous croisons Valparaiso.

Tout était paré pour l'abordage, je l'abordais par son avant. Nous étions comme au milieu d'un

ouragan l'eau tiède de la douche déferlait sur nos deux corps.

– Viens mon amourette, monte au mât et borde la trinquette, lui criai-je.

Une fois, arrivée en haut du mât, ma belle se mit à chanter.

– C'est dans la pipe qu'on met l'tabac, houlà ! houlà ! c'est dans la pipe qu'on met l'tabac hurra boula la la !

Ma voluptueuse Sophie trouva prise sur la pomme d'arrosoir de la douche, ses jambes ceinturaient mon torse.

– Es-tu bien ? lui demandais-je.

– Impec Jean Madec me répondit la Sophie Sonsek.

Le moment pour moi était venu d'entamer l'hymne national des Caproniers.

– Ho ! hisse et ho ! ma belle Margot »

Ma belle lâcha la pomme d'arrosoir puis bascula en arrière. Sa poitrine était dressée et toute ruisselante. C'est dans un hurlement qu'elle s'écria :

– Ho ! Riiiiooo, ho ! ho !! ha ! ha ! ha i ha ! mon Erwan, prends-moi mon âme.

Pour ma Sophie c'était la fin du voyage Elle prit un ris dans les basses voiles. Quant à moi, je n'en pouvais plus et c'est dans un élan final que je larguai les amarres.

Je te mentirai si je te disais que la Sophie et moi n'avions pas remis le couvert. C'est vrai il m'a fallu

remâter à plusieurs reprises. Et c'est volontairement que je te décris pas le tableau car je commence à te connaître et je ne voudrais pas t'infliger cette souffrance.

Entre deux arrimages, ma sirène m'avait indiquée où se situait la Roche Percée. « À deux kilomètres de la Grotte de l'Apothicaierie, l'endroit est signalé par une pancarte » m'avait-elle précisé.

La nuit était douce. Je roulais vitres baissées dans la Clio gentiment prêtée par Miss Francfort. Il était vingt-deux heures trente quand j'aperçus dans le faisceau de mes phares le panneau indicateur « Roche Percée à trois cents mètres. Attention chemin dangereux » J'abandonnai mon véhicule sur une aire de parking qui dominait la mer.

L'obscurité rendait ma descente périlleuse. Le sentier qui accédait au site était sinueux et abrupt. Plus bas, j'entendais le déferlement des vagues qui venaient se briser sur les rochers.

Il me restait environ une trentaine de mètres à parcourir pour accéder à une petite plage quand mon pied gauche dérapa sur une roche, et me fit perdre l'équilibre. C'est à quatre mètres en dessous environ qu'un rocher stoppa ma dégringolade. Un rayon lumineux venant de la plage balaya la côte.

Embusqué derrière un bloc de granit je restais immobile pendant quelques minutes avant que le propriétaire de la lampe torche décide enfin de

l'éteindre. La pleine lune éclairait faiblement la plage. De mon observatoire je distinguai à peine les rochers. Seule l'écume provoquée par les vagues était perceptible.

Malgré le bruit du ressac, le ronronnement d'un moteur me parvint aux oreilles. Immédiatement deux éclats lumineux étaient donnés de la plage. Le même phénomène se produisit quelques secondes plus tard mais cette fois cela venait de la mer.

Mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, je commençai à distinguer la silhouette du complice de Monsieur Marcel. Celui-ci continuait à envoyer des signaux vers la mer. Je profitai de cet instant pour poursuivre ma descente.

Une fois sur la plage, je me réfugiai dans une brèche au pied de la falaise. L'embarcation se rapprochait. De ma planque je distinguai nettement un corps allongé sur le sable. De toute évidence cela devait être celui de la jeune femme de ce matin. Il était certain que ces salauds allaient l'embarquer pour la noyer au large.

Je devais intervenir rapidement, je saisis un galet m'élançai vers le type qui continuait à faire clignoter sa lampe torche.

Arrivé à sa hauteur, je le frappai violemment à la nuque. Il s'écroula d'un coup. Au même instant dans un bruit d'enfer je vis foncer dans ma direction un canot pneumatique. À deux mètres de la plage, son